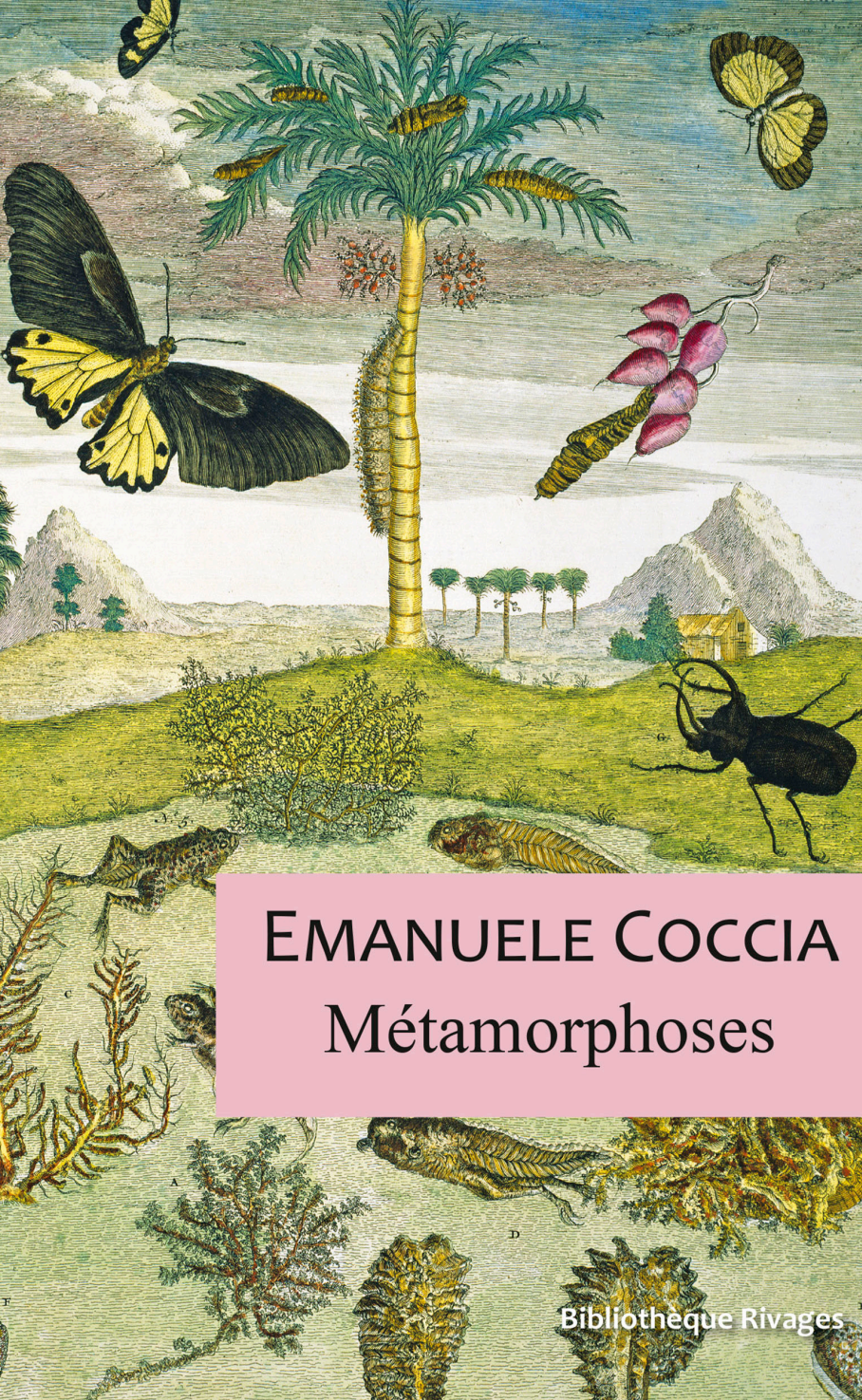

Emanuele Coccia

Métamorphoses

Bibliothèque Rivages

Nous avons toutes et tous été fascinés par ce mystère : une chenille se métamorphose en papillon. Leurs corps n'ont presque rien en commun. Silhouette, anatomie, habits différents. L'un rampe quand l'autre voltige. Ils ne partagent pas le même monde : le sol contre l'air. Pourtant, ils sont une seule et même vie. Ils sont le même moi.

Ce livre affirme que la métamorphose – ce phénomène qui permet à une même vie de subsister en des corps disparates – est aussi la relation qui lie toutes les espèces entre elles, qui unit le vivant au minéral. Bactéries, virus, champignons, plantes, animaux : nous sommes toutes et tous une même vie. Nous sommes toutes et tous le papillon de cette énorme chenille qu'est notre Terre.

Emanuele Coccia, auteur de La vie sensible, *de* Le bien dans les choses *et de* La vie des plantes *(Prix des Rencontres philosophiques de Monaco 2017 et traduit en 10 langues), est l'un des philosophes contemporains les plus novateurs.*

Collection dirigée par Lidia Breda

EMANUELE COCCIA
AUX ÉDITIONS RIVAGES

La Vie sensible
Le Bien dans les choses
La Vie des plantes
Métamorphoses

Emanuele Coccia

Métamorphoses

Bibliothèque Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Couverture : Planche d'Anna Maria Sibylla Graff Merian
tirée de *Les Insectes de Surinam*, 1726
© Bridgeman Images.

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2020

ISBN : 978-2-7436-4736-0

À Colette,
reine des métamorphoses

« Je suis tout parce que je ne suis qu'un courant de vie sans aucune faille ; je suis immortelle parce que toutes les morts confluent en moi, depuis celle du poisson d'il y a un instant jusqu'à celle de Zeus, et rassemblées en moi elles redeviennent une vie non plus individuelle et déterminée, mais panique et donc libre. »

Giuseppe Tomasi di Lampedusa

INTRODUCTION

La continuité de la vie

Au commencement nous étions toutes et tous le même vivant. Nous avons partagé le même corps et la même expérience. Les choses n'ont pas tellement changé depuis. Nous avons multiplié les formes et les façons d'exister. Mais aujourd'hui encore nous sommes la même vie. Depuis des millions d'années, cette vie se transmet de corps en corps, d'individu en individus, d'espèce en espèces, de règne en règne. Certes, elle se déplace, se transforme. Mais la vie de tout être vivant ne commence pas avec sa propre naissance : elle est beaucoup plus ancienne.

Considérons nos existences. Notre vie, ce que nous imaginons comme ce qu'il y a de plus intime et incommunicable en nous, ne vient pas de nous, n'a rien d'exclusif ni de personnel : elle nous a été transmise par autrui, elle a animé d'autres corps, d'autres parcelles de matière que celle qui nous abrite. Pendant neuf mois, l'inappropriabilité et l'inassignabilité de la vie qui nous anime et nous éveille ont été une évidence physique, matérielle. Nous avons été le même corps, les mêmes humeurs, les mêmes atomes que notre

mère. Nous sommes cette vie, qui partage le corps d'un autre, prolongée et amenée ailleurs.

C'est le souffle de quelqu'un d'autre qui se prolonge dans le nôtre, c'est le sang de quelqu'un d'autre qui circule dans nos veines, c'est l'ADN que quelqu'un d'autre nous a donné, qui sculpte et cisèle notre corps. Si notre vie commence bien avant notre naissance, elle se termine bien après notre mort. Notre souffle ne va pas s'épuiser dans notre cadavre : il va alimenter tous ceux qui trouveront en lui une cène à célébrer.

Notre humanité n'est pas plus un produit originaire et autonome. Elle est aussi un prolongement et une métamorphose d'une vie antérieure. Plus précisément, elle est une invention que des primates – une autre forme de vie – ont su tirer de leur propre corps – de leur souffle, de leur ADN, de leur manière de vivre – pour faire exister différemment la vie qui les habitait et les animait. Ce sont eux qui nous ont transmis cette forme – et à travers la forme de vie humaine, c'est eux qui continuent à vivre en nous. Les primates eux-mêmes, d'ailleurs, ne sont qu'une expérimentation, un pari lancé par d'autres espèces, par d'autres formes de vie. L'évolution est une mascarade qui se déroule dans le temps et non dans l'espace. Qui permet à toute espèce, d'ère en ère, de revêtir un nouveau masque par rapport à celle qui l'a engendrée, aux filles et aux fils de ne pas se laisser reconnaître et de ne plus reconnaître leurs parents. Et pourtant, malgré ce changement de masque, espèces-mères et espèces-filles sont une métamorphose de la même vie. Chacune

des espèces est un patchwork de morceaux prélevés sur d'autres espèces. Nous, les espèces vivantes, n'avons jamais cessé de nous échanger des pièces, des lignes, des organes, et ce que chacune de nous est, ce qu'on appelle « espèce », n'est que l'ensemble des techniques que chaque être vivant a empruntées aux autres. C'est à cause de cette continuité dans la transformation que toute espèce partage avec des centaines d'autres une infinité de traits. Le fait d'avoir des yeux, des oreilles, des poumons, un nez, du sang chaud, nous le partageons avec des millions d'autres individus, avec des milliers d'autres espèces – et dans toutes ces formes, nous ne sommes que partiellement humains. Chaque espèce est la métamorphose de toutes celles qui l'ont précédée. Une même vie qui se bricole un nouveau corps et une nouvelle forme afin d'exister différemment.

C'est la signification la plus profonde de la théorie darwinienne de l'évolution, celle que la biologie et le discours public ne veulent pas entendre : les espèces ne sont pas des substances, des entités réelles. Elles sont des « jeux de vie » (au même sens que l'on parle de « jeu de langage » pour le discours), des configurations instables et nécessairement éphémères d'une vie qui aime transiter et circuler d'une forme à l'autre. Nous n'avons pas encore tiré toutes les conséquences de l'intuition darwinienne : affirmer que les espèces sont liées par une relation généalogique ne signifie pas simplement que les vivants constituent une grande famille ou un clan. Cela signifie, surtout, établir que l'identité de

chaque espèce est purement relative : si les singes sont les parents et les hommes les fils, nous ne sommes humains que par, et en face, des singes aux mêmes titres que chacun de nous n'est pas fille ou fils en sens absolu, mais seulement en relation avec sa mère et son père. Toute identité spécifique définit exclusivement la formule de la continuité (et de la métamorphose) avec les autres espèces.

Ces considérations s'appliquent aussi à l'ensemble des vivants. Il n'y a aucune opposition entre le vivant et le non-vivant. Tout vivant est non seulement en continuité avec le non-vivant, mais il en est le prolongement, la métamorphose, l'expression la plus extrême.

La vie est toujours la réincarnation du non-vivant, le bricolage du minéral, le carnaval de la substance tellurique d'une planète – Gaïa, la Terre – qui ne cesse de multiplier ses visages et ses modes d'être dans la moindre particule de son corps disparate, hétéroclite. Chaque moi est un véhicule pour la Terre, un navire qui permet à la planète de voyager sans se déplacer.

Des formes en nous

C'était bien avant l'ère des réseaux sociaux. Les photos de soi étaient rares : elles sauvaient de l'oubli de rares instants, et absorbaient en elles la couleur et la lumière de la vie qu'elles incarnaient. On les conservait à l'intérieur de grands cahiers reliés à pages blanches qu'on feuilletait rarement et que l'on montrait encore plus rarement – comme s'il s'agissait de livres sacrés qu'on avait le droit de dévoiler uniquement aux initié·e·s. Ces volumes ne recelaient généralement pas d'écritures, mais ils présupposaient des longues explications orales. Car se plonger dans leurs pages signifiait redécouvrir chaque fois une évidence qu'on préfère oublier.

Sur ces pages, la vie prenait la forme d'une longue parade de silhouettes autonomes, séparées par de larges halos d'obscurité. Malgré la dissemblance des formes, se reconnaître dans cet étrange défilé d'exuvies de notre passé était plus qu'aisé. Et pourtant, un frisson accompagnait la succession de ces personnages qui s'apprêtaient à dire moi à notre place. Cet album semblait annuler la différence du temps, et exposer ces

images comme dans un polyptyque d'une famille très nombreuse : par une étrange dissociation, il les transformait en jumeaux presque identiques qui semblaient mener des vies parallèles. Notre existence, du coup, apparaissait comme l'effort titanesque de passer d'une vie à l'autre, d'une forme à l'autre, un voyage de réincarnation dans ces corps et ces situations pourtant si éloignés les uns des autres, comme l'est le cafard du corps humain de Gregor Samsa. D'autres fois, au contraire, la magie opérait dans le sens inverse : feuilleter l'album signifiait éprouver l'ivresse d'une équivalence parfaite entre les formes les plus disparates. Notre moi actuel, sans y être identique, se révélait parfaitement équivalent à celui que nous avions lorsque nous ne faisions qu'un mètre, à peine capables de marcher dans un pré, ou à l'adolescent·e mal coiffé·e, au visage massacré par l'acné. Les différences sont énormes et pourtant chacune de ces formes exprime la même vie selon la même puissance. Ces livres d'images étaient la représentation la plus exacte de la coïncidence entre vie et métamorphose.

Nous sommes toujours médusés par la forme du vivant à l'âge adulte. Nous reconnaissons à ce stade une perfection et une maturité que nous refusons aux autres. Tout ce qui précède ne serait que préparation à cette silhouette à laquelle nous étions destiné·e·s, tout ce qui s'ensuit n'est que décadence et destruction. Pourtant, rien n'est plus faux. Notre vie adulte n'est pas plus parfaite, plus nôtre, plus humaine, plus accomplie que celle de l'embryon bicellulaire qui suit

la fécondation de l'œuf ou celle du vieillard qui est à l'orée de la mort. Mais toute vie, pour se déployer, a besoin de passer par une multiplicité irréductible de formes, un peuple de corps qu'elle assume et dont elle se débarrasse avec la même facilité qu'elle change de vêtements d'une saison à l'autre. Chaque vivant est légion. Chacun coud des corps et des « moi » comme un modiste, comme un *body artist* qui ne cesse de ciseler son apparence. Toute vie est un défilé anatomique prolongé sur un temps variable.

Penser la relation entre cette multiplicité de formes en termes de métamorphose, et non d'évolution, de progrès ou de leurs opposés, ce n'est pas seulement se libérer de toute téléologie. Cela signifie aussi, et surtout, que chacune de ces formes a le même poids, la même importance, la même valeur : la métamorphose est le principe d'équivalence entre toutes les natures et le procès qui permet de produire cette équivalence. Toute forme, toute nature vient de l'autre et y est équivalente. Chacune d'elles existe sur le même plan. Elles ont ce que les autres ont en partage, mais sur des modes différents. La variation est *horizontale*.

Ce n'est pas facile de soutenir le regard de cette liturgie de silhouettes, dont aucune ne semble à la fois retenir et modifier la vie qui lui a été transmise. Dans cet incessant carnaval des figures qui se côtoient et se succèdent, les formes s'estompent les unes dans les autres, se versent les unes dans les autres, s'engendrent les unes des autres. Chacune d'elles est un étranger qui

semble venir d'ailleurs et qui, une fois que nous nous y familiarisons, transforme en étrangères toutes les autres. Ce que nous appelons vie – que ce soit du point de vue de l'individu, de l'espèce ou de l'ensemble des règnes – n'est qu'un processus de domestication de formes successives. Nous domestiquons jour après jour l'étranger jusqu'à nous perdre définitivement dans son corps.

Nous appelons métamorphose cette double évidence : tout vivant est en soi une pluralité de formes – simultanément présentes et successives –, mais chacune de ces formes n'existe de manière véritablement autonome, séparée, car elle est se définit en continuité immédiate avec une infinité d'autres avant et après celle-ci. La métamorphose est à la fois la force qui permet à tout vivant de s'étaler simultanément et successivement sur plusieurs formes et le souffle qui permet aux formes de se relier entre elles, de passer l'une dans l'autre.

I

Naissances

Tout moi est un oubli

Comme toutes et tous, j'ai oublié. Le goût et l'odeur de ce moment, les gens autour de moi, les objets qui peuplaient la pièce. J'ai oublié le jour et l'heure, mes pensées et mes émotions, l'intensité de la lumière dans les tout premiers instants. Peut-être que je ne pouvais qu'oublier ? Tout m'apparaissait pour la première fois : trop différent, trop nouveau, trop intense pour que je puisse l'emmagasiner. J'ai dû oublier, et tout oublier. Faire le vide pour ouvrir l'espace au reste : aux choses futures, à ce qui sera bientôt mon passé, au monde entier. Faire le vide pour rendre possible toute expérience. J'ai dû oublier, et tout oublier, pour pouvoir percevoir moi-même.

La naissance est la limite absolue de la reconnaissance. Elle est le seuil où dire moi signifie se confondre avec un autre. Impossible de dire si le souffle qui nous permet de prononcer cette syllabe nous appartient véritablement ou s'il est le prolongement du corps de notre mère ; impossible de dire si cette syllabe nomme notre corps ou celui d'où nous sortons. La naissance est la

force qui ne permet de dire « moi » que quitte à nier toute mémoire : il faut oublier d'où l'on vient, il faut oublier le corps autre qui nous a hébergés pour si longtemps, il faut se désidentifier de lui.

Comme toutes et tous, j'ai oublié. Je me suis oublié moi-même mais j'ai aussi, et surtout, oublié tout ce qui vivait en moi et continue à le faire. J'ai oublié, par exemple, que j'ai été pendant neuf mois le corps de ma mère. Je n'ai pas simplement été en elle : j'ai été son corps, littéralement. J'ai été une portion de son ventre, matériellement inséparable de lui. Chair de sa chair, vie de sa vie. L'oubli n'est pas accidentel, il est la condition de possibilité pour commencer à se voir différemment. Il est le pendant cognitif de l'acte de devenir autre que notre mère, de prolonger sa vie et son souffle, ailleurs par rapport à son ventre et à sa conscience.

Comme toutes et tous, j'ai oublié que j'ai été le corps de mon père. Je l'ai été et je le suis toujours ; et non du seul point de vue matériel. Par la naissance, je porte en moi la forme de mon père et la forme de ma mère : génétiquement, je suis l'improbable et bruyant dialogue entre leurs corps et leurs formes. Cet oubli qui coïncide avec la naissance est l'élément le plus profond de la mémoire. Mes parents aussi, d'ailleurs, sont le fruit de cet oubli et de ce mélange. Avoir en moi le corps de mon père et de ma mère, avoir leurs formes, avoir leur vie, signifie donc avoir en moi le corps et la vie d'une série innombrable de vivants, tous nés d'autres vivants, jusqu'aux